

Yves Schwartz dans : « Travail et ergologie », éditions Octares, 2003, pages 21-23

« L'ergologie forme le projet de mieux connaître et surtout de mieux intervenir sur les situations de travail pour les transformer. En ce sens, le passage par l'organisation scientifique du travail, par le taylorisme, me paraît être un moment important et peut être incontournable. Il présente un double intérêt.

Je vous rappelle que le taylorisme est né sous l'impulsion de l'ingénieur américain Taylor, au début du 20^{ème} siècle aux Etats-Unis, puis il est progressivement monté en régime dans les pays européens jusqu'à probablement un certain maximum dans les années 70, enfin un maximum dans les secteurs où il avait été initié, par exemple l'industrie mécanique, l'automobile, etc.....

Alors, pourquoi un double intérêt ?

Il y a un premier intérêt, un premier enjeu indiscutable. Quand on s'intéresse au changement du travail, première de nos questions, très vite on s'interroge : où en est-on du taylorisme comme mode d'utilisation du travail humain ? Est-ce que c'est fini, comme disent certains ? Est-ce que ça continue partout, comme peuvent le dire d'autres ? On a déjà suggéré que ce n'est pas une question à laquelle on peut donner une réponse simple et qu'il faut là encore voir au cas par cas.... Il y a un apprentissage des situations à faire. C'est un premier enjeu très important.

Le deuxième enjeu, c'est peut-être de nous apporter des éléments de réflexion tout à fait fondamentaux sur le travail humain ou sur l'activité humaine en général. C'est plutôt de cette seconde question dont je voudrais parler à présent. Pourquoi le passage par le taylorisme peut-il nous apporter des éléments très importants de réflexion et d'analyse de l'activité humaine en général ?

Je crois qu'on peut dire que l'organisation scientifique du travail a essayé de pousser à son terme -parce qu'à sa manière on ne pourra pas faire mieux, mieux ou pire je n'en sais rien- le souci ou l'essai de simplifier l'activité humaine, c'est-à-dire de l'anticiper totalement, de la préparer de telle sorte qu'une fois qu'elle est préparée par d'autres, ceux qui ont à l'exécuter « n'ont pas à penser », comme a dit Taylor. Ils n'ont pas à penser leur usage d'eux-mêmes dans le travail : cela a été pensé par d'autres à l'avance, dans les moindres détails. Le calcul des temps et des mouvements sera fait avec une précision qui ne pourra pas, je crois, être égalée par la suite.

Alors on peut se poser la question suivante : est-ce que le projet et le principe du taylorisme ont été efficaces et réalisés tels que ses initiateurs le souhaitaient ? Si c'était vraiment le cas, on se demande pourquoi aujourd'hui on dirait : on va dépasser le taylorisme, on va faire autre chose. Et si ce n'est pas le cas, ou pas totalement le cas, alors pourquoi ? A la question pourquoi, on est mis sur la voie, justement : on va trouver quelque chose comme ce concept un peu énigmatique, mais fondamental de *l'activité humaine*.

Autrement dit, dans l'écart –et le pourquoi de cet écart- entre les projets du taylorisme et les réalités concrètes, dans les usines où il a été initié et expérimenté, je crois qu'on va rencontrer ce qu'on appelle l'activité.

C'est un enjeu très important, une sorte de raisonnement *a fortiori*. Si même dans le cas de l'organisation dite scientifique du travail (scientifique ce n'est pas rien, cela dit bien que c'est entièrement pensé, prédéterminé), si même dans ce cas-là, il y a quelque chose qui échappe à la prédétermination, à l'anticipation de l'activité, alors d'une certaine manière c'est que ça doit échapper toujours et partout. On peut sans doute tirer des conclusions générales, voire génériques sur l'activité humaine, de ce qui s'est passé autour du taylorisme. »